

Vivre à son compte

Julie Mazzieri

Numéro 82, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94674ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mazzieri, J. (2020). Compte rendu de [Vivre à son compte]. *L'Inconvénient*, (82), 4-6.

Vivre à son compte

SANS MOBILE APPARENT **Julie Mazzieri**

Il y a deux ou trois jours, j'ai songé à me tuer. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, cela m'arrive souvent. Surtout les dimanches et les jours fériés ou quand il pleut trois jours d'affilée. Je n'étais pas désespérée, non, n'allez surtout pas croire cela ; je fais partie de ces natures joyeuses qui sont très rarement en proie aux tourments. Je suis même plutôt douée pour le plaisir. Vraiment, je vous assure, il n'y a pas meilleur vivant – la première à lever son verre, la dernière à aller se coucher. Peut-être est-ce d'ailleurs là où mon bât blesse. Ces jours où je sais d'avance qu'il ne se passera rien, où la vie semble tourner au ralenti, où tout manque cruellement de panache, je me surprends parfois à chercher le chemin le plus court vers la sortie. Il est si long de mourir d'ennui. Mieux vaut trouver une méthode plus expéditive. Ces jours de *spleenucciu*, ma question n'est alors pas « pourquoi » en finir – je laisse le débat moral et la réflexion ontologique aux gens plus sérieux que moi – mais bel et bien « comment ». Mourir, certes, mais pas approximativement.

De manière invariable, la première chose qui me vient à l'esprit, c'est de sauter par la fenêtre. Je ne saurais trop expliquer cette prédilection. C'est d'ailleurs le sort que j'ai réservé à l'héroïne de mon dernier roman, qui se jette la tête la première « comme les plongeurs d'Acapulco ». Si le poison me semble trop convenu et le hara-kiri trop salissant, il y a dans la précipitation dans le vide quelque chose de beaucoup plus pertinent. Vraiment, si l'on y met un peu du sien, il y a moyen de faire les choses avec allure. Seulement, il faut disposer d'un bon plongeur. « Dans ce domaine, les ponts semblent être le fin du fin, le nec plus ultra », me disais-je au creux de mon fauteuil. Or, je vivais sur un caillou au milieu de la Méditerranée, et il semblait exister une antinomie naturelle entre l'insularité et le pont. Où allais-je trouver un pont digne de ce nom ? Il y avait bien en Corse de magnifiques ponts génois, mais ceux-ci étaient beaucoup trop bas : tout ce que je risquais, c'était de faire un plat. Non, je ne voyais pas du tout. Je n'allais tout de même pas devoir me jeter d'une passerelle ou d'un viaduc. Je n'étais pas si désespérée que cela. Puis j'ai pensé au barrage de Calacuccia.

Ce gigantesque corset de béton dressé sur le fleuve du Golu ferait très bien l'affaire. C'était vraiment très haut. C'était presque un pont. Un joli lac artificiel s'était formé juste en bas. C'était peut-être un peu loin tout de même. Mais la route pour s'y rendre était si belle. Belle et hostile. Hostilement belle. Il fallait traverser les gorges de la Scala di Santa Regina – un long corridor de granit où personne ne vit, personne ne s'arrête et presque rien n'a le courage de pousser. Par endroits, la route est si étroite et le ravin si menaçant qu'il faut prier de ne croiser aucune voiture. Il faut être extrêmement prudent. Vous pouvez vous tuer cent fois si vous ne faites pas attention. Les plaques en marbre et autres ex-voto incrustés dans le flanc de la montagne n'ont d'ailleurs rien pour rassurer. Pas plus que les quelques pierres posées en guise de parapet dans les virages les plus dangereux et qui sont juste assez hautes pour vous réveiller avant la descente.

Plus j'y pensais, plus l'idée d'une sortie de route commençait à me plaire. Un virage en épingle, un grand coup d'accélérateur et voilà, le tour était joué. Mais pour cela, il me fallait une voiture de sport, une voiture avec quelques chevaux sous le capot. Hors de question d'aller me jeter dans le ravin avec ma berline familiale. Une Mustang ? Introuvable par ici. Une Jaguar ? Trop clinquant. Qu'est-ce que conduisait l'autre imbécile de Vittorio Gassman dans *Le Fanfaron* ? Mon Dieu, Ferragosto à Rome. Là aussi, l'ennui est mortel. Peu importe, je trouverais bien un bolide, ce n'était qu'un détail. Et ravin pour ravin, j'irais plutôt faire des tonneaux du côté du cap Corse. Oui, sur la côte ouest, quelque part entre Canari et la marine de Negru, les falaises vertigineuses plongent dans la mer sur des kilomètres et des kilomètres, vous avez l'embaras du choix. Et rien ne vous arrêtera dans la descente – des figuiers de Barbarie, quelques arbrisseaux, des bouquets d'immortelles, des cistes. Vraiment, vous pouvez dégringoler à votre aise.

J'étais en train de me dire qu'il faudrait peut-être aller faire un repérage quand, soudain, j'ai été prise de scrupules. Avait-on le droit de traiter un sujet aussi grave avec autant de désinvolture ? Or regarder le sérieux en face était au-dessus de mes forces et ces scrupules n'étaient pas vraiment les miens. Ils m'arrivaient de je ne sais où. Et puis, après tout, c'était de ma tête qu'il était question.

Il faudrait attendre la fin du mois d'août, quand la lumière est violente et que le maquis embaume l'air. Mais avant, puisque c'était sur mon chemin, j'en profiterais pour m'arrêter au café de Nonza. Celui sur la placette du village. Et je me commanderais un petit « fortifiant ». Un Cap ? Un muscat ? Un blanc bien frais ? Oui, assise à l'ombre des grands platanes, je descendrais toute la bouteille en fumant cigarette sur cigarette et en crachant des noyaux d'olives. Une fois n'est pas coutume. Oh, comme ce serait bien. Ce que je peux aimer cet endroit. Toujours les mêmes serveurs, le même barman depuis des années. Les mêmes vieux installés dans le coin, à l'écart des touristes, à la seule table d'où l'on ne voit pas la mer, l'air de dire *je l'ai assez vue, c'est bon, je vous la laisse, mais laissez-moi faire ma partie de belote tranquille*.

Il n'y a pas très longtemps, on m'a raconté que dans les années 70 et 80, plutôt que d'apporter leurs vieilles voitures à la ferraille, certains propriétaires les balançaient dans les falaises. Après des années de cette pratique douteuse, le paysage du cap Corse avait été orné d'un nombre incroyable de carcasses métalliques. Ignorant tout du folklore local, les touristes s'arrêtaient au bord de la route pour observer ces scènes insolites et ne pouvaient s'empêcher de voir un supplément de tragique dans ce décor déjà spectaculaire en soi. Un accident ? Un suicide ? Un homicide déguisé ? La méprise devait bien amuser les vieux au café. Puis un beau jour, les épaves ont été remontées, une à une, par hélicoptère. Après tout le mal qu'ils se sont donné, la mode est passée. Ça ne se fait plus aujourd'hui. Et moi qui voulais me jeter avec pittoresque. J'allais être ridicule. Non, vraiment, je faisais fausse route.

Plus la journée avançait, plus j'avais l'étrange impression de préparer un *Guide bleu de la Neurasthénie*. Je m'égarais avec mes histoires de voitures et de plongeurs dans le vide. Qu'est-ce qui m'arrivait ? J'étais si peu exaltée, si peu contemplative en temps normal. Ce que j'aimais par-dessus tout, c'était l'action. Et c'était ce qui me faisait terriblement défaut. C'était de ce côté qu'il fallait chercher « la méthode ». De l'aventure, une intrigue, des péripéties – j'en crevais d'envie. C'est à ce moment que l'idée avait jailli avec une clarté dérangement. J'allais faire comme tout bon patron qui ne veut pas se charger d'une tâche ingrate : j'allais déléguer. J'allais sous-traiter. D'ailleurs, pour les choses sérieuses, mieux valait faire affaire avec un professionnel. Un tueur à gages. Je mettrais un contrat sur ma propre tête. Voilà. Cela commençait à être franchement amusant.

Et pour une fois, j'étais bien tombée : la Corse était la région la plus criminogène d'Europe, je trouverais assez facilement un homme ou une femme de main pour se charger de mon affaire. Imaginez un peu – la tension que procure le fait de savoir que quelqu'un est à vos trousses et veut vous faire la peau. La fébrilité. L'exacerbation des sens. Il ne faut surtout pas changer d'idée. Cette vie sur la corde raide n'était pas pour me déplaire. Peut-être un peu fatigant à la longue. Car il me faudrait tout de même faire un effort pour « durer ». Sous prétexte que j'étais à la fois commanditaire et victime, qu'il ou elle n'aille surtout pas se mettre en tête que c'était *du tout cuit*. Ah ça, non, je lui donnerais du fil à retordre, je trouverais des feintes, des ruses, je ferais des recherches, je lirais des romans policiers, je tendrais des pièges et des guets-apens. Bref, j'en aurais pour mon argent. D'ailleurs, quels étaient les tarifs pratiqués dans ce domaine ? Je n'en avais pas la moindre idée. Je me suis renseignée.

– Bah. Je sais pas trop... Vingt mille, je dirais.

– Vingt mille !

– Peut-être dix. Ça dépend.

– Ça dépend de quoi ?

– C'est quelqu'un d'important ?

– Euh. Ça dépend pour qui.

Mais là encore, le résultat n'était pas garanti. Même avec un budget faramineux et un casting de « professionnels », ma petite mise en scène pouvait tourner au vaudeville. C'est ce que révèle un délicieux fait divers rapporté par le *Guardian* que m'a fait parvenir cet ami qui me voulait du bien. Je ne peux m'empêcher de vous le raconter à mon tour. C'est fascinant. En effet, il semblerait que l'ubérisation gagne désormais tous les secteurs.

Ainsi, un homme d'affaires du sud de la Chine voulait se débarrasser d'un concurrent gênant du nom de monsieur Wei, peut-on lire dans le quotidien britannique. Pour ce faire, il embauche un tueur à gages en lui proposant la somme de 2 millions de yuans (400 000 dollars). Jusque-là, rien de plus classique. Mais l'homme de main n'a pas le cœur à l'ouvrage et décide de repasser le contrat à un second sbire en prenant au passage une généreuse commission de la moitié de la somme initiale. Guère plus vaillant, le deuxième assassin décide à son tour de sous-traiter l'affaire et ainsi de suite jusqu'à ce que, six mois plus tard, un cinquième homme finisse par accepter la mission pour une somme ayant considérablement fondu, soit 100 000 yuans (20 000 dollars). Après réflexion, le tueur numéro 5 décide de donner rendez-vous à monsieur Wei et lui explique : « Pour seulement 100 000 yuans, je n'ai pas envie de vous tuer. Mais il va falloir que vous m'aidiez. » La mort du malheureux homme d'affaires est alors mise en scène et des photos sont envoyées à la hiérarchie. Monsieur Wei fait ensuite le mort pendant une dizaine de jours, puis décide de porter plainte à la police. S'ensuivent arrestations, procès, prison.

Décidément, par les temps qui courent, plus personne n'a le souci du travail bien fait. Il y a de quoi vous refroidir. Mourir, certes, mais pas à tout prix. ■